

## ENTRE LE ZIST ET LE ZEST : LEZOUX

Je voudrais simplement, dans cette page, relever et mettre en évidence quelques domaines de réflexions qui ont été exposés dans certaines communications, ou dans les discussions qui les ont suivies. Il s'agit, à chaque fois qu'on peut en avoir l'occasion, -et cela a été le cas à plusieurs reprises lors de ce congrès- de se prêter à cet exercice qui consiste à oublier un peu le tessou en tant que tessou et à le replacer dans un contexte un peu plus large, que certains auraient la prétention d'appeler Histoire. Mon but n'est donc pas de développer des idées nécessairement originales sur les études ou les problèmes des ateliers du centre de la Gaule que, d'ailleurs, je ne connais que très imparfaitement et de façon indirecte ; il se limite à quelques modestes réflexions qui peuvent être ramenées à deux niveaux :

### 1. Sur les ateliers.

Une première source d'intérêt est suggérée par l'image globale d'un site de production, car on ne peut nier la nécessité et la satisfaction (et le plaisir intellectuel) qu'il y a à appréhender un fait ou une activité dans toute son existence : émergence, développement (entrecoupé de phases de récession et de réactivation), déclin et extinction. Cette démarche et cette exigence sont valables pour n'importe quel site ou terroir sur lequel nous investissons nos efforts, habitat, nécropole, monument, etc., tout autant que pour un groupe de production de céramiques.

Dans le domaine des sites producteurs de céramiques, et en considérant ceux que l'on connaît le moins mal, c'est-à-dire ceux qui étaient spécialisés dans la production de sigillées, il faut bien constater que cette exigence d'une approche globale ne peut être satisfaite qu'à partir d'un très petit nombre d'exemples ; mais il est certain que Lezoux fait partie de ceux-là, avec une histoire longue, une diversification des installations d'ateliers et des habitats (pourtant encore mal cernés), avec une variation des types et des qualités de production, etc.

C'est vrai que l'on rêve d'un plan, en fait de plusieurs plans phasés (selon les principaux paliers chronologiques dont on dispose), sur lesquels on pourrait lire -et constater l'évolution- des différents impacts anthropiques : les zones de carrière, les regroupements d'ateliers et les fours, les habitats, isolés ou groupés, les nécropoles, les voies et les forêts.

C'est vrai aussi -et cela, également, à bien été ressenti lors du congrès- qu'on est curieux, et souvent frustré, de réponses aux questions les plus simples : pourquoi, quand, comment ? Il est sûr que des éléments de

réponses, souvent très satisfaisants, ont été donnés pour expliquer les implantations et les organisations de ces centres de production.

Déjà, à Lezoux, avec la dispersion des ateliers, une telle étude d'envergure devrait s'engager. Le projet "Inventaire et cartographie des ateliers de Lezoux, étude de leur environnement", lancé sous forme d'appel d'offre par la Sous-Direction de l'Archéologie, a pour objectif de répondre, en principe, à cette attente ; et si ce type de recherche a, nécessairement, déjà été engagé de longue date, depuis une vingtaine ou une trentaine d'années, avec les moyens du bord, il est sûr que la mise en place de ce programme devrait insuffler une nouvelle vigueur à cette problématique et déboucher sur des résultats d'ensemble.

### 2. Sur les hommes.

Soulignée depuis longtemps par certains auteurs, et en particulier par H. Vertet, est la place du potier dans le monde du travail, dans la société et dans l'environnement culturel et religieux. La littérature des vingt dernières années s'est attachée à ce domaine de recherche, généralement à partir du statut des potiers (homme libre, affranchi, etc.) appartenant aux grands centres de production ; épigraphie oblige, la sigillée, les amphores et les pelves sont les supports privilégiés de ce type d'études. Il n'empêche que de nombreuses interrogations demeurent, par manque de preuves. Les hypothèses, en revanche, sont abondantes.

Le potier travaille et vit dans des conditions qui peuvent être très différentes, d'un lieu à un autre, d'une époque à une autre. Il n'y a, vraisemblablement, pas beaucoup de rapport entre l'artisan qui produit de la céramique commune en milieu péri-urbain (je pense à l'atelier du Pauvadou, du 1<sup>er</sup> s., situé immédiatement à l'extérieur de l'enceinte de Fréjus) et celui qui produit de la sigillée dans un petit bourg dont la vocation essentielle paraît bien être de regrouper un mono-artisanat (ou une mono-industrie) basé sur la céramique (sans doute le cas de Lezoux).

Les fouilles récentes d'A. Vernhet, à La Graufesenque, donnent l'image (nécessairement très incomplète et, peut-être, en partie fautive, par rapport à l'ensemble du site) d'un quartier pourvu d'habitations construites en pierre, donnant sur des ruelles, autour d'un bâtiment de culte. Peut-on se risquer à dire que ces grands centres de production ressemblent, un peu, à ces sinistres cités ouvrières de la fin du XIX<sup>ème</sup> ou du début du XX<sup>ème</sup> s. ? Les regroupements antiques de ces zones de production semblent être, également, des lieux de vie refermés sur eux-mêmes.

Le potier de sigillée vit et travaille avec ses semblables ; il produit, sans aucun doute, dans une chaîne hiérarchique du type apprenti-ouvrier-patron. Dans un mode de production difficile à définir, M. Picon semble très convaincant, dans le domaine des productions dites de haut niveau, comme la sigillée, quant aux rapports entre potiers et *negotiatores*. L'association du potier et du grossiste est la réponse économique optimale dans une société de profits et de consommation. Ici, le produit est un objet de commerce qui répond à un besoin (un besoin dans lequel la mode, déjà, est un paramètre ?).

Mais combien d'autres questions se posent ?

Le potier de sigillée semble être l'O.S. de nos années 60. Mais que pouvons-nous imaginer du potier de céramique commune, sinon que son statut professionnel et social pourrait être bien différent : le petit artisan ébéniste de nos années 30 ?

Le potier isolé (non pas le paysan-potier, mais celui pour qui fabriquer de la céramique est l'unique activité et l'unique revenu), qui produit uniquement pour répondre à des besoins domestiques géographiquement limités, peut-il être appréhendé (autrement que par l'ethnoarchéologie) ? Comment produit-il ? Comment vend-il ? Comment existe-t-il ?

Il est évident que le site et le type de production

céramique ont une conséquence directe sur la vie du potier ; il produit dans une "romanité" qui peut être très différente d'un site à l'autre, d'un type de production à l'autre.

Les rythmes de travail, également, doivent différer considérablement ; dans les ateliers de sigillées (et à partir des démonstrations que l'on peut déduire de La Graufesenque), les quantités de céramiques enfournées pour une seule cuisson ne répondent pas directement à ce problème mais donnent l'image d'une organisation qui ne peut que difficilement tolérer des retards dans la chaîne.

Ces quelques remarques ne sauraient faire oublier l'importance et l'intérêt des études typologiques et chronologiques ; elles constituent, nécessairement, à la fois un but prioritaire et une base indispensable à toute recherche. On ne saurait oublier, non plus, les difficultés quotidiennes et concrètes que posent les tessons, aussi bien dans les fouilles d'ateliers que dans celles des sites de consommation, avec toutes les erreurs d'expertise que l'on peut imaginer et qui se glissent dans les publications, sans qu'on puisse, le plus souvent, et compte tenu de l'absence de dessins ou de descriptions précises, les déceler. Il convient donc, sans cesse, d'améliorer tout cela.

Lucien RIVET

